



## LE PAIN DE CHEZ NOUS.

C'était en février de l'année effrayante,  
La France déchirée, épuisée, haletante,  
Comme un blessé qui rend son suprême soupir,  
Dans un dernier sanglot achevait de mourir.

Un mobile breton, enfant de la bruycère,  
Triste sur son grabat se mourait de misère ;  
Il avait au pays, là-bas, laissé son cœur :  
Son père, vieux chouan, sa mère et puis sa sœur,  
Puis deux frères aînés qui, pour servir la France,  
Étaient aussi partis. . . C'était là sa souffrance,  
Et cela le tuait. . . Dans un dernier désir  
Il avait dit un jour : " Sœur, avant de mourir,  
" Je voudrais voir mon père ! " et la sœur infirmière  
Avait écrit ses vœux à la pauvre chaumière.

. . . Et la lettre arriva . . . presque comme un bienfait ;  
Car dans l'humble logis tous les soirs on pleurait.  
L'enfant était mourant, mais il pouvait renaître,  
Au village, en Bretagne, il reviendrait peut-être,  
Comme les deux aînés qui, sauvés du trépas,  
Un jour étaient venus se jeter dans leurs bras.  
Et dans un coin obscur de l'armoire de chêne  
Le père avait tiré d'une bourse de laine  
Quelques vieux louis d'or, qu'en des jours de bonheur,  
Il avait enfermés pour les jours de malheur.

Puis il était parti sans songer que la route  
Était longue et qu'au bout . . . mais non ! l'horrible doute  
N'avait point effleuré son cœur, et, plein d'espoir,  
Il arrive . . . " Mon fils ! mon fils, je veux le voir ! . . . "  
A l'hospice il accourt . . . mais, ô douleur amère,  
L'enfant râlait déjà— " Mon fils, c'est moi ! " — " Mon père ! "  
" Ah ! je le savais bien que vous alliez venir ;  
" Mon père, votre main . . . merci . . . je puis mourir. "  
— " Non, tu ne mourras pas : tiens, vois ma bourse pleine,  
" Tu sais bien, le trésor de l'armoire de chêne ?